

Exil

S' enrôler dans l'armée et risquer ma vie pour la sécurité des autres ne faisait vraiment pas partie de mes plans d'avenir. Toutefois, les événements qui se bousculèrent dans ma petite vie tranquille en décidèrent autrement. Une fuite était nécessaire. Quelques années auparavant, la guerre s'était avérée inévitable en Europe. Le conflit s'éternisait. Peu de personnes de mon village s'étaient portées volontaires pour aider les troupes alliées. Par ici, la majorité des gens pensaient que la guerre ne les concernait pas. Moi, j'étais très réticent. Je ne voyais pas la nécessité de m'enrôler. Je me disais qu'un combattant de plus ou de moins ne changerait rien au cours de la guerre. En réalité, j'avais très peur de mourir avant d'avoir accompli quelque chose dans la vie. Heureusement, j'avais l'excuse idéale : mon père se faisant vieux, je devais aider à la survivance de la famille. La guerre étant géographiquement loin de nous, la vie suivait son cours normal. Pourtant, un événement fit en sorte que j'ai dû y aller. Aurais-je dû agir autrement?

En partant pour la guerre, je pensais laisser derrière moi ce qui avait fait de ma petite vie tranquille un continuel tourment. Le plan était simple, m'enrôler afin de m'éloigner de tout ce que j'avais connu. Avec un peu de chance, le scandale ne me suivrait pas. J'avais espéré que tout serait différent dans l'armée. Je voulais surtout oublier. La guerre, ferait de moi un vrai homme. Un homme qui serait la fierté de sa famille et non son déshonneur. Ma pauvre maman! J'ai tellement dû la décevoir. Sans parler de ma petite sœur. J'étais son idéal.

Avant mon départ, j'étais simplement heureux d'être à la maison et de vivre dans un petit village où tout le monde se connaissait et s'entraidait. C'était le temps où toutes les familles étaient nombreuses et tricotées serré. Cette proximité apportait son lot de désagréments comme les commérages. Comme je n'avais rien à me reprocher, je m'en accommodais bien. Ma vie avait toujours été exemplaire. Fils de pêcheur, mon destin était tracé depuis ma naissance. Une fois en âge, j'avais commencé à pêcher avec mon père sur sa goélette, et ce, malgré les supplications de ma mère pour que je m'instruise. Ce n'est pas que ma mère avait honte de ce métier! Depuis des générations, tous les hommes de sa famille l'avaient pratiqué. Ce qu'elle voulait par-dessus

tout, c'était d'éviter de perdre un homme de plus dans l'une des fréquentes tragédies maritimes. Au fil des ans, elle avait vu la mer emporter dans son abîme son père et son fils aîné. Elle espérait donc s'épargner de ces moments si pénibles à son cœur de femme.

Tous les jours, alors que les premières lueurs du matin ne s'étaient même pas encore pointé le bout du nez, j'étais levé et prêt à travailler, peu importe la saison. Celle de la pêche était de loin ma préférée. Dès mon jeune âge, j'avais été émerveillé par les récits de pêche des anciens. Lorsque les glaces libéraient la voie, l'excitation atteignait son paroxysme. On pouvait apercevoir les goélettes de tout le village partir en mer. Si plusieurs profitaient du quai nouvellement construit, nous utilisions notre cabestan. Mon père se refusait à toute modernité. Nous n'avions toujours pas l'électricité. Une invention de riche que nous ne pouvions nous payer selon lui. Au grand malheur de ma mère qui rêvait de posséder une cuisinière électrique.

Sur la mer ce n'était point chose aisée. Bien qu'elle nous faisait toujours grâce de ses bienfaits, elle n'était pas toujours très coopérative. À notre retour, nous disposions de notre petit butin selon nos besoins. Évidemment, nos prises constituaient la base de nos repas. Nous allions ensuite vendre le surplus à la compagnie pour obtenir des fournitures de pêche au magasin qu'elle tenait. Nous ne vivions pas richement, mais on ne manquait de rien. Ma famille était plus que satisfaite du travail que j'accomplissais jour après jour.

Comme j'étais leur unique fils encore vivant, je me devais de combler toutes attentes. Pour mon père, j'étais le seul espoir de voir la lignée continuer. J'aurais alors aimé le satisfaire, mais je n'avais toujours pas rencontré la personne qui me plaisait. Je prenais mon temps. Mes parents ne voyaient pas cela du même œil, car ils voulaient avoir des petits enfants avant leur mort. C'est ainsi qu'ils ont fini par arranger mon mariage avec une jeune femme d'une famille aisée du village. Arranger, c'est un bien grand mot. En fait, ils se sont assurés que nos routes se croisent plusieurs fois. Ce ne fut que bien plus tard que j'ai compris de quelles sortes de manigances ma mère était capable. Voilà donc pourquoi elle m'envoyait quérir les commissions si souvent! Elle

qui prétextait avoir mal aux hanches parce que le froid de l'hiver approchait. J'aurai dû me douter qu'elle avait autre chose derrière la tête.

Ma future fiancée n'était nulle autre que la fille du gérant, celle qui tenait le magasin. Cette jeune fille avait un magnétisme étrange qui n'avait rien à voir avec le charme ou la séduction. Au contraire, ce devait être son petit air réservé qui la rendait autant attirante. Je dois dire que je l'avais toujours trouvée jolie, mais je ne pensais pas être l'homme idéal pour elle. Ce qui n'était pas l'avis de ma famille. Elle l'invita à souper, histoire de faire plus ample connaissance. Bien évidemment, ils étaient les premiers à sortir de table. Seuls tout en se sachant surveillés, nous n'avions nul autre choix que de discuter de tout et de rien. C'est ainsi que je découvris qu'en plus d'être jolie, elle était drôle et plutôt intelligente. Ce dernier point me plaisait, parce que rien ne me repoussait plus que des gens sans cervelle. Voulant plaire à ma famille, je lui fis la cour. Le plus dur fut de convaincre sa famille que j'étais un bon candidat et que je pouvais subvenir aux besoins de leur fille. Cela me prit tout un hiver. Une fois accepté par sa famille, je la demandai en mariage, elle accepta avec empressement. C'est ainsi que le grand jour fut prévu pour l'été qui approchait. C'était sans compter sur l'événement qui fit en sorte que les plans changèrent sur un tour de roue.

La guerre faisait toujours rage en Europe. Depuis le début, les gens en âge de combattre étaient encouragés à s'enrôler. Un jour, un jeune homme se présenta sur les marches de l'église à la fin de la célébration dominicale. Il demanda le droit de parole devant les membres de la paroisse, ce qui lui fut visiblement accordé. Toujours pressé de sortir de l'église, cela me prit un moment avant de m'apercevoir de l'attroupement qui s'était créé. La curiosité l'emporta et je fis demi-tour pour voir ce qui se passait. Posté derrière tout le monde, je ne pus apercevoir clairement la personne qui parlait, mais je l'entendais parfaitement. Le but de sa présence était de nous livrer un long discours sur l'importance de la guerre. L'homme n'est pas bête et il sait transmettre son message. Il insiste longuement sur les conséquences que cela pourrait avoir sur notre petit coin de paradis si la guerre venait en Amérique. Pour nous encourager, il mentionna à plusieurs

reprises que c'était un emploi bien payé et que nos familles ne manqueraient de rien pendant notre absence. Il conclut avec des paroles de ralliement afin d'encourager les hommes en âge de combattre à s'engager sans tarder.

Ce discours eut l'effet d'une bombe dans ma petite communauté. Les gens étaient inquiets. Tout le monde se rappelait que dans un élan d'enthousiasme, plusieurs jeunes hommes s'étaient engagés au début de la guerre. Depuis, un seul en était revenu. Avec un membre en moins. On n'avait eu aucune nouvelle des autres depuis un bon moment. Pour se rassurer, leurs familles se disaient que les lettres de leurs fils ne se rendaient pas à bonne destination. Les autres familles, ayant vu cela, ne voulaient pas que leurs fils s'engagent à leur tour. Depuis quelque temps, cependant, la rumeur voulait que le premier ministre King mette en branle son projet de conscription d'ici peu. Je me disais que tout cela n'était encore qu'au stade de la spéculation. Malgré tout, la présence de cet étrange personnage avait eu pour effet d'effrayer ma mère au plus haut point. Elle entreprit, avec la bénédiction de ma future belle-famille, les préparations du mariage. Elle se disait qu'on ne me forcerait peut-être pas à partir pour la guerre une fois que je serais marié. C'était un moyen bien à elle de garder son fils adoré près d'elle. C'est ainsi que le mariage, prévu pour l'été, fut avancé au dimanche suivant.

Dans une semaine à peine, j'allais marier quelqu'un de bien, quelqu'un qui m'aimait. Mes parents étaient au comble du bonheur, leurs désirs étaient en voie de réalisation. Ma petite sœur était folle de joie à l'idée d'être demoiselle d'honneur. Tout allait pour le mieux. C'est alors que je l'aperçus dans la grange familiale. Nos yeux se croisèrent, instantanément mon cœur s'est mis à battre la chamade. Je n'avais jamais ressenti une telle sensation auparavant. C'était si soudain et si inattendu que j'en avais des papillons dans le ventre. Était-ce donc cela que l'on appelait un coup de foudre? Était-ce réciproque ou étais-je le seul à ressentir pareille chose? À voir ses magnifiques yeux bleus clairs briller et son petit sourire timide, je pensais bien que c'était réciproque. Ses yeux rêveurs et remplis de tendresses semblaient trahir ses pensées. Mais comment en être bien sûr? D'un côté comme de l'autre, on s'observait sans savoir comment réagir. On pouvait ressentir

toute la tension qui nous habitait. Il ne fallait pas faire d'erreur. Dans cette société rigide, nous savions que c'était un amour impossible et voué à l'échec avant même qu'il n'ait débuté. Nous sommes restés là, à nous observer, n'osant pas faire le premier geste, ne sachant que dire ni comment se sortir de cette situation.

Pourquoi cela m'arrivait-il? J'étais pourtant fiancé à une femme superbe. Comment pouvais-je désirer quelqu'un d'autre? N'écoutant que mon cœur, je me suis approché pour l'embrasser. Ses lèvres étaient si douces, si délicieuses. Lentement au début, puis comme une impulsion, la passion nous avait envahis. Nous ne contrôlions plus rien. Trop tard pour revenir en arrière, la flamme nous embrasait. Au lieu de chercher une explication, nous avons savouré ce moment qui, nous nous l'étions juré, ne devait se produire qu'une seule fois. Puis nous sommes repartis chacun de notre côté. Cette parenthèse dans ma vie n'a duré que peu de temps et celle-ci a aussitôt repris son cours normal. Mais au fond de moi, tout avait changé.

Apparemment, personne ne fut mis au courant de mon léger moment d'égarement dans la grange. Les préparatifs du mariage allaient à bon rythme, tout allait être fin prêt pour le lendemain. Ma fiancée était aux anges. Elle était sur le point d'épouser l'homme parfait, celui qui deviendrait le père de ses enfants. Ma famille s'affairait à préparer la maison pour accueillir ma nouvelle épouse. Bref, tous les gens autour de moi rayonnaient de bonheur. Seule ombre au tableau : moi. Je vivais dans une société où on se souciait peu des sentiments et beaucoup du paraître. Mon mariage me faisait bien paraître, mais mon cœur était ailleurs. Par moments, je voulais avouer à ma fiancée ce qui s'était passé. Mais pourquoi lui faire de la peine. En plus, ça aurait déshonoré ma famille. Je me sentais très mal. Je ne savais plus à quel saint me vouer.

Je me trouvais dans cet état d'esprit lorsque je revis les yeux bleus qui m'avaient fait perdre mon paradis. Malgré mon incertitude, pas question de retomber dans le piège du désir une seconde fois. Une simple conversation entre adultes devait être amplement nécessaire pour mettre la situation au clair. Du moins, c'est ce que je pensais. Toute ma vie, j'avais été une personne honnête et digne de confiance, mais la passion eut le

dessus sur la morale. Après tout, une dernière fois ne ferait pas de mal à personne. Nous nous sommes dirigés vers la grange. Le lieu qui avait vu naître notre passion interdite était vraiment propice; loin de la maison et des voisins curieux.

Alors que nos ébats allaient bon train, mon père entra et nous prit en flagrant délit. Surpris de me trouver ainsi, il explosa de colère et se mit à cracher des injures. Comment pouvais-je faire cela? Ce n'était pas normal! Moi qui avais toujours été un modèle de droiture. Mon père était sans aucun doute blessé dans son orgueil. Après tout, n'était-ce pas lui qui m'avait élevé? Il me regarda droit dans les yeux et me signifia que je n'étais plus son fils.

Je devais partir de la maison sans délai. Partir, mais pour aller où? Je ne pouvais pas aller habiter chez ma fiancée. Nous n'étions pas encore officiellement mariés! Et si elle venait à savoir ce que j'avais fait, ce qui ne prendrait pas de temps, les commérages étant efficaces dans ce village, jamais elle ne me pardonnerait.

Je courus à la maison où j'entrepris de rassembler mes affaires le plus rapidement possible avant que ma mère ne revienne de l'église. Ce qui me prit peu de temps. L'idée de quitter ma petite vie paisible et ma famille ne me réjouissait guère. C'est à ce moment que j'ai repensé au discours qui nous encourageait à nous enrôler. Une semaine plus tôt, il n'était pas question que j'y aille, mais maintenant que mon mariage était compromis, je n'avais plus d'excuses. C'est ainsi que je me rendis sans tarder au poste de recrutement le plus près.

Au centre de recrutement, on m'accueillit à bras ouverts. Remplir les papiers n'était qu'une formalité d'usage. Fraichement enrôlé, on m'a fourni des habits militaires avec comme unique instruction de me rendre au camp d'entraînement sans tarder. Je ne pouvais partir pour la guerre sans dire au revoir à ma petite sœur, ma complice de toujours. Je me rendis jusqu'à son école où je l'ai attendu patiemment. Ses cours finis, je l'ai vue sortir avec ses amis, souriante comme elle l'avait toujours été. Quand ses yeux se sont posés sur moi, elle

s'arrêta, son regard devint bizarre. Elle m'observa longuement dans mes verts d'armée. Ses yeux remplis de larmes, elle courut vers moi et me supplia de ne pas partir à la guerre. Je dus lui faire comprendre que c'était mon devoir de citoyen. Les larmes aux yeux, elle me fit promettre qu'on allait se revoir. Je lui promis et c'est le cœur gros que je pris la route vers l'inconnu, prenant bien soin de ne pas me retourner vers mon passé.

Le besoin de nouvelles recrues était criant, l'on m'envoya outre-mer peu de temps après. Une fois en Grande-Bretagne, je me suis rapidement rendu compte que ma vie allait dorénavant être différente de tout ce que j'avais pu vivre auparavant. Là, on retrouvait des personnes de différentes nationalités, de différentes ethnies et de différents sexes unies dans un même but. Les hommes passaient leurs journées à s'entraîner dans les différents bataillons à se préparer physiquement et mentalement. Les femmes étaient là comme infirmières. Elles étaient dévouées corps et âme à nous soigner au moindre petit bobo fait à l'entraînement.

En y repensant, ma petite vie monotone d'avant était un luxe comparativement à la vie dans ce camp d'entraînement. Rien n'était laissé au hasard, les exercices étaient très durs et on avait peu de libertés. J'avais quand même eu le temps de me lier d'amitié avec certains de mes camarades. De temps en temps, on faisait de petites fêtes improvisées question de décompresser un peu. C'est lors d'une de ces fêtes que je l'aperçus à mon grand désarroi. La personne qui avait fait chavirer mon destin était là, affectée au même régiment des forces expéditionnaires que moi. Les commérages avaient dû faire leur œuvre. La fuite devait être la seule option possible à ses yeux. Je pris sur moi de l'éviter à tout prix. On interdisait d'avoir des relations dans l'armée. Tant mieux! Je ne voulais pas de scandale dans ma nouvelle vie. Je devais à tout prix ne pas rater cette deuxième chance qu'on me donnait, même si être dans l'armée n'est pas ce que l'on peut appeler une chance.

Les jours passaient et l'entraînement battait son plein. Le camp n'était pas très grand; ce fut dur de l'éviter. Peu importe où j'allais, ses yeux bleu clair m'attendaient au détour. Quelques fois nos regards se sont croisés. À en juger par ses réactions, ces moments étaient déchirants pour l'un comme pour l'autre. Ce que je trouvais le plus dur, c'était de combattre mon désir et mon instinct. Malgré l'envie que j'avais de lui parler, je

détournais les yeux et continuais ce que je devais faire. Pendant une période qui me parut être une éternité, nous nous sommes entraînés en prévision d'un événement important. Une mission qui devait être celle qui percerait enfin les lignes ennemies. Des mois de dur labeur en vue de ce débarquement qui avait pour but d'ouvrir la porte à la libération de l'Europe.

Le matin du débarquement arriva trop vite à mon goût. J'avais à la fois hâte de partir pour en finir avec cette guerre et peur d'y aller et de perdre la vie. Au fond de moi, j'étais aussi inquiet qu'il lui arrive quelque chose. Dans la nuit, on rassembla rapidement les différents régiments et on nous mit dans des bateaux afin de débiter l'opération. La mer qui avait toujours été mon alliée devint mon ennemi. La traversée fut de courte durée, quoique très houleuse. Heureusement que j'étais né avec le pied marin! Sauf que cette mer agitée avait rendu le débarquement laborieux. Rien ne semblait se dérouler selon le plan prévu. Sa seule présence sur l'un des bateaux qui secondait le mien me rassurait.

À l'aube, les premiers détachements débarquèrent sur la plage. On entendait les tirs au loin. Puis ce fut à notre tour. Pendant un instant, je suis paralysé de terreur par le spectacle que donnait la plage. Déjà, une partie du régiment était à plat ventre sur le sable et sur les rives. J'avais peur de subir le même sort. Il fallait toutefois bouger très rapidement. Les bateaux nous avaient laissés près de la plage. À peine débarqués dans l'eau, les tirs sifflaient à nos oreilles. Nous courrions le plus rapidement afin d'atteindre la plage avant d'être touchés par les tirs ennemis. Je voulais simplement me mettre à l'abri des balles et attendre que cela se calme. Comment faire sur cette plage à découvert où rien ne pouvait nous protéger? La seule option: foncer droit vers l'ennemi pour l'éliminer.

Puis le temps se figea. En courant vers l'ennemi, je l'aperçus gisant dans son sang, appelant à l'aide. Je le croyais pourtant dans un des bateaux qui nous suivaient. Que faisait-il sur la première ligne d'attaque? J'entrepris de le rejoindre. Il n'était pas très loin de moi, à une trentaine de mètres. Toutefois, les obstacles à franchir et les précautions à prendre rendraient ma tâche laborieuse. C'est alors que la balle m'atteignit de plein fouet.

Je crus que mon heure était venue, mais le destin en décida autrement. Pour une fois il faisait bien les choses. J'étais secoué, mais bien vivant. J'avais pu ramper jusqu'à lui au prix d'un grand effort. Il était allongé, se vidant de son sang. En m'apercevant, des larmes émergèrent de ses magnifiques yeux bleu clair. Ces mêmes yeux qui, l'espace d'un croisement avec les miens des mois auparavant, avaient changé le cours de mon existence. Au fond de moi, je le savais condamné, mais je voulais tout faire pour le sauver. Je tentai de le mettre en sécurité afin de freiner l'hémorragie qui lui enlevait la vie à petit feu. En vain. Je cherchais à obtenir de l'aide, mais ce fut peine perdue. Les infirmières ne devaient venir sur la plage qu'une fois celle-ci sécurisée.

Les soldats étaient occupés à tenter de tuer l'ennemi tout en préservant la leur. Nous nous retrouvions seuls au milieu de tous ces gens qui couraient autour de nous. Je n'avais plus rien à perdre. Mes doigts entre les siens, je l'embrassai tendrement. Il me regarda une dernière fois en souriant et rendit son ultime souffle. La guerre emportait avec elle le seul être pour qui j'avais éprouvé cette sensation à la fois douce et cruelle que l'on appelle l'amour. Celui avec qui j'aurais aimé passer ma vie si cela avait été possible. Tant de regrets émergeaient. J'étais trop faible et secoué pour verser la moindre larme. Les images se bousculaient dans ma tête telle une mer démontée. Ce que je venais de vivre était trop dur à supporter. Ma blessure me faisant extrêmement souffrir, je m'étais évanoui.

Revenu à moi, je regardai autour. Le décor était très sobre et j'étais allongé dans un lit peu confortable. Comment étais-je arrivé là? Mes paupières étaient encore lourdes : je sombrai à nouveau dans un sommeil profond et réparateur. À mon réveil, tout me revint en mémoire : la guerre, ses yeux, sa mort. Je ne voulais plus y penser, c'était trop dur à accepter. Combien de temps s'était écoulé depuis ce triste jour, je ne le savais point. C'est alors qu'une infirmière de la croix rouge s'approcha de moi. Voyant que je ne comprenais pas très bien l'anglais, elle n'insista pas. J'avais tout de même obtenu la confirmation que j'étais vivant et en sécurité dans un hôpital, cela me suffisait pour l'instant.

On s'occupa adéquatement de moi et, une fois remis, je m'enfuis, prenant soin d'emporter avec moi mon uniforme militaire. L'uniforme, c'était pour faire croire aux infirmières que j'étais reparti au front, mais

mon plan était tout autre : survivre. Je ne devais pas me faire remarquer jusqu'à la fin de la guerre. Ensuite, tenter de refaire ma vie dans ce continent en ruines, à l'image de ma vie.

Ma blessure physique a fini par guérir, bien qu'elle se fasse encore sentir à l'occasion. Par contre, l'autre ne s'est jamais complètement refermée. Un peu comme une feuille de papier que l'on froisse, ce que j'avais vu à la guerre avait souillé mon âme pour toujours. On ne peut complètement oublier de telles visions d'horreur. La guerre n'a pas fait de moi un homme viril comme le voudrait la société. Au contraire, les obstacles que j'ai vécus ont fait de moi quelqu'un de vrai, quelqu'un d'authentique. Un problème demeure : je ne peux pleinement exprimer cette authenticité. Le progrès fait son chemin, mais la société n'évolue pas aussi vite que ses gens. Le monde pourra-t-il un jour vivre sans guerre et sans préjugés?

Après l'épisode en Normandie, voilà près de trois décennies de cela, je ne suis jamais retourné ni dans l'armée ni chez moi. Dans les deux cas, on doit me considérer comme un déserteur. Je suis resté en Europe, là où on m'a accueilli à bras ouverts. Là où on me voit comme un héros, un de ceux qui ont repoussé les Allemands. Là où on ne sait pas qui je suis réellement au plus profond de moi. Mais surtout, je suis demeuré là où on ne connaît pas mon histoire. D'ailleurs, s'est-elle ébruitée dans mon village natal? Je ne le saurai jamais. Je n'ai pas l'intention d'y remettre les pieds un jour. Les quelques fois où ma petite sœur est venue me rendre visite, elle ne m'en a pas parlé. Peu importe, l'eau a coulé sous les ponts. Le plus important est que j'ai refait ma vie près du seul être que j'ai aimé d'un amour véritable. Le plus triste, c'est que je ne peux le voir, ni le toucher. Quand il m'arrive d'y repenser, je me dis que ma vie aurait été tellement différente s'il n'était pas venu faire ce discours devant l'église. Après notre mésaventure dans la grange, il aurait très bien pu fuir ou s'engager dans un autre régiment. Était-ce un hasard si nous nous étions retrouvés dans le même? Ou avait-il choisi de me suivre? Était-ce la preuve d'un vrai amour? J'aime bien croire en cette dernière option.

Toutes les fois que je retourne sur les lieux du débarquement, je revois ces derniers instants où nous ne faisions qu'un. C'était il y a si longtemps... Malgré qu'il ne soit pas présent physiquement, j'ai toujours la sensation qu'il est là tout près de moi. Je marche lentement sur la plage et je savoure chaque moment comme

s'il n'y avait pas de lendemain. J'écoute le chant des vagues se berçant sur le rivage et je me sens devenir serein. Le jour du débarquement, j'avais peur de la mort. Maintenant, elle ne m'effraie plus. Je me plais à penser que si les âmes sœurs existent véritablement, j'ai trouvé la mienne. Bien que le destin la retienne loin de moi, je sais au plus profond de moi qu'elle m'attend patiemment dans une autre vie.

Parfois, la réussite d'une vie ne tient à pas grand-chose : une rencontre, une décision, une chance... La mienne reposait sur cette rencontre. Bien qu'elle m'a apporté de nombreuses épreuves, elle m'a permis de m'accepter tel que je suis. En y repensant, je n'aurai pas agi autrement.